

Les tribulations d'Hippolyte Lansade

Sébastien Delamaisonneuve

Vous ne connaissez probablement pas Azéables. Azéables, ou *Drables* pour ceux qui connaissent encore le patois local, est une commune du Nord de la Creuse, toute petite, posée sur la pente d'un vallon verdoyant. Si vous n'y êtes jamais passé, c'est juste parce qu'on ne passe pas par Azéables. Pourtant, en circulant sur l'autoroute entre Châteauroux et Limoges vous avez vu le panneau sur lequel on lit : « *Sortie n°21 - Mouhet – Azéables* ». Vous l'avez vu, c'est sûr. Mais, sauf si vous aviez à faire là-bas, vous n'avez pas pris la sortie 21. Et ce fut la même chose lorsque, venant d'Argenton sur Creuse, vous filiez sur la départementale n°1 vers La Souterraine : vous avez bien ralenti au carrefour des Genêts, vous avez ralenti par prudence, parce qu'il faut faire attention dans les carrefours, mais pas pour suivre l'invitation du panneau indiquant « *Azéables 1 km* », sur votre droite. C'est qu'Azéables, comme bien d'autres villages, s'est discrètement installé à l'écart des voies de circulation, dans un petit coin tranquille, là où quelques ruisseaux enrichissent suffisamment la terre pour qu'on puisse en vivre. Alors, si certains trouvent cet isolement regrettable, il en est d'autres pour penser que la tranquillité offerte par cette situation géographique est un bien précieux, voire inestimable.

Août 1885 – Hippolyte Lansade a 76 ans - Il habite à Azéables au village de La Maison Neuve dans une petite maison qui fait face à celle beaucoup plus grande que Pierre Jolivet avait achetée quelques années auparavant. Les Jolivet et les Lansade sont liés par le mariage de Pierre avec Eugénie Anastasie Lansade, dite *Stasie*, la fille d'Hippolyte. Dans la grande maison Pierre héberge son père Jean-Léonard, grand copain d'Hippolyte qui est son aîné de quatre ans.

Hippolyte et Jean-Léonard sont âgés, ils ne travaillent plus beaucoup.

Il a fait très beau aujourd'hui et ce soir d'été est un peu trop chaud, il fait lourd, comme ils disent. Après avoir aidé Pierre à décharger une charrette de paille de leurs bras fatigués, les deux compères sont montés au bourg pour « *boire chopine* ». Ils se sont attablés avec deux vieux amis autour d'une demi bouteille de vin rouge, une chopine. Chez Madeleine, au débit de boisson, ce n'est pas le grand luxe mais on y est bien. Ici, on sert à boire dans la pièce principale de la maison qui est sommairement aménagée à cet effet. Il y a juste quatre tables. Elles sont d'un chêne sombre dont Madeleine nourrit le bois de l'eau un peu grasse qui suinte de son chiffon. A force d'étaler des restes de café, de vin ou de gnôle que les maladroits renversent parfois, Madeleine a rendu les surfaces lisses, mates et presque collantes. L'atmosphère est un mélange d'effluves de vin, de café et de serpillère mouillée auxquelles s'ajoute l'odeur piquante des braises de ce feu qui ne s'éteint jamais, qui couve dans la cheminée, et que Madeleine ravive à coups de soufflet lorsqu'un client demande une boisson chaude. Mais, parce qu'elle est promesse de détente et de convivialité, cette exhalaison particulière ne rebute pas les clients, elle les apaise plutôt car elle est l'odeur des moments d'amitié et de tranquillité qu'ils affectionnent. Ils s'assoient sur les bancs de bois dont les assemblages grossiers, tout comme ceux du petit bar, montrent que ce mobilier a été confectionné sans souci esthétique particulier. C'est solide, ça remplit sa fonction, voilà tout. La feuille de zinc qui recouvre le comptoir est une nécessité protectrice qui lui donne l'aspect de sa fonction, bien loin d'une coquetterie. Derrière le bar, un vaisselier un peu bancal supporte des bouteilles, un pichet en terre cuite, quelques bols, des verres

et un bric-à-brac d'objets plus ou moins utiles mais précieux aux yeux de Madeleine. Bien que l'estaminet ne compte jamais plus de cinq ou six consommateurs à la fois et tant qu'il y a au moins un client dans la salle, elle se tient là, derrière son bar, rinçant des verres dans une bassine de fer blanc cabossée par l'usage. C'est que Madeleine écoute sans en avoir l'air ce qui se dit aux tables. Des mauvaises langues disent que rincer et essuyer sans cesse les mêmes verres n'est qu'un prétexte pour surveiller son monde sans en avoir l'air. Alors, dans ce décor, tant que l'on se tient correctement, c'est-à-dire que l'on n'abuse pas de la boisson, qu'on ne dit pas trop de méchancetés sur le voisinage et surtout que l'on ne cherche pas la bagarre, on se sent bien et personne n'ose enfreindre l'implicite règlement imposé par la patronne.

Hippolyte a commandé à boire. Il se cale sur son banc d'un coup de reins, pose un coude sur la table et sort de sa poche une barre de tabac qu'il mord du coin de la mâchoire pour en détacher la valeur d'une chique. Le reste de la barre retourne dans sa poche tandis qu'il mâche vigoureusement le morceau resté dans sa bouche pour lui donner la consistance voulue puis il le positionne entre sa joue gauche et ses dents du fond en opérant deux mouvements simultanés de la langue et de la mâchoire. Préparer sa chique, c'est un art et personne n'ose interrompre le cérémonial. La chique c'est sacré, ça se respecte et, tant qu'elle n'est pas en place, il ne peut rien advenir d'autre, on attend. Enfin, ainsi paré, Hippolyte raconte. Car Hippolyte doit raconter. Il doit raconter parce que, pour Hippolyte, raconter est un besoin viscéral, parce que raconter lui plaît, parce qu'il sait qu'en racontant, il va captiver son auditoire avec des histoires qu'il jure être vraies et qu'il jure avoir vécues. Personne n'est dupe mais si sa compagnie est tellement

recherchée c'est parce qu'il sait la manière d'emmener ses auditeurs dans ses rêves et les promener au gré de son imagination... Alors, on l'écoute :

Figurez-vous, mes pays, que j'étais à la Châgnade, en train de faucher un peu de luzerne pour mes bêtes, quand j'ai entendu les sabots du gamin des Gorgeon. Le galopin accourait en s'égosillant :

- « Hippolyte, Hippolyte, Hippolyte... l'Empereur... »

- « l'Empereur ? Qu'est-ce que tu me racontes ? »

Haletant, le garnement reprenait son souffle. Il m'avait rendu curieux, inquiet, je ne sais pas comment dire, alors je l'ai pris par le bras un peu rudement ...

- « Vas-tu me dire, enfin ? Qu'est-ce qu'il t'a fait l'Empereur ?

- « Rien du tout, mais il va passer tout à l'heure aux Genêts. »

- « Tu te moques de moi, gredin ! Ah le malin ! C'est- y permis d'être aussi ch'ti ? J'm'en vas te couper les oreilles en pointe, ça te passera l'envie de dire des bêtises... »

Encore essoufflé, le petit insista :

- « Mais si, mais si, Polyte, c'est vrai ! C'en est un de la Soutrane¹ qui l'a dit au charron. J'étais là et j'ai bien entendu que l'Empereur va passer aux Genêts. »

Alors là, mes pays, sur le moment je me suis trouvé bête. J'étais comme qui dirait arrêté, la bouche ouverte comme un oiseau qui bade du bec... Je me suis exclamé :

¹ « La Soutrane » : La Souterraine en patois.

- « Dâ vé, oué quauque chose de cau ! Moun Empreu ! »

L'incroyable nouvelle m'avait mis dans un drôle d'état. Comment expliquer ça ? J'étais retourné. J'suis pas une fillette mais je tremblais de tout mon corps, tiens comme un mouton qu'est malade. Mon Empereur ! Rendez-vous compte ! J'allais revoir Mon Empereur ! Et puis, sans prévenir, ma surprise s'est transformée en malaise, une sorte de crainte qui m'envahissait petit à petit. Il faisait une chaleur épouvantable, j'étais en sueur à force de m'acharner sur la faux, mais à cet instant j'ai pourtant eu froid. N'arriverai-je pas trop tard aux Genêts ? Ne sera-t-il pas déjà passé... Me reconnaîtra-t-il ? Et puis, je ne suis pas présentable dans cette tenue... Je jetai mon dard dans la haie et me précipitai à la maison pour me passer de l'eau sur la figure, me donner un coup de peigne, lisser ma moustache en la roulant entre le pouce et l'index pour la friser vers le haut, revêtir un sarreau propre, enfiler mes sabots du dimanche avec de la paille neuve et troquer mon bâton contre la canne que j'avais chapusée dans un scion de houx, en gardant les vaches. Et là je vous le dis, mes pays, en deux coups de cuiller à pot, je m'étais donné une belle allure, il aurait fallu que vous voyiez ça ! Alors ça n'a pas traîné : j'ai traversé le bourg sans même m'arrêter pour causer...

- Alors là, Polyte, tu nous épates ! T'as pas causé du tout ?

- Dis donc, salopaud, tu me traites de bavard et de menteur ?

- Oui, mon ami ! Parce que pour avoir la langue bien pendue, tu te poses là ! Mais continue donc, raconte...

- Bon, ça va pour cette fois... Alors j'ai enfilé la route des genêts à bonne allure en maudissant cet âne de sabotier...

-Le sabotier de Lascoux ? Pourquoi le maudire, c't'homme ?

- Sa façon me fait mal sur le dessus du pied quand je marche vite. Il serre trop la garniture. Moi, j'ai le cou-de-pied fort et ce gredin ne veut pas l'entendre... Bon, je continue. On ne va jamais y arriver si vous m'interrompez tout le temps.

Alors, « Toc- toc » le bruit des sabots, et « tac » quand la canne tapait le chemin devant moi et encore « toc- toc et tac... toc-toc et tac... toc-toc et tac... ». Ah ! Je filais, croyez-moi ! Plus j'avancais, plus il y avait de monde sur la route : c'est que la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre et lorsque je suis arrivé aux Genêts, il y avait déjà bien du monde, des gens que je connaissais. Alors on a jacassé. On a parlé de tout et de rien, mais surtout de cette incroyable nouvelle. Tout le monde s'accordait pour dire que c'en était bien un de « La Soutrane » qui l'avait annoncée, la nouvelle. Le petit ne m'avait pas menti. Mais ça ne m'avait pas étonné parce que je sais bien que, là-bas, il y en a qui lisent des journaux. L'attente fut longue, très longue. Quand on attend, plus on est pressé, plus on trouve le temps long. Enfin, en papotant on apprend des choses sur ce qui se passe dans les villages², on ne perd pas complètement son temps.

Tout à coup une femme s'est écriée :

² A Azérables, et dans la région, les hameaux sont nommés villages.

- « Taisez-vous donc ! Je crois que j'entends quelque chose... ça vient du côté de Beauvais ! »

Alors tout le monde s'est tu. D'abord, on n'entendait rien, il paraît que les femmes ont l'oreille plus fine que nous. Et puis il y eut ce grondement, faible mais parfaitement reconnaissable par moi qui avais défilé tant de fois à côté des chevaux des officiers. Je ne me trompais pas, le bruit s'amplifiait, on distinguait maintenant le grondement caractéristique produit par les sabots de chevaux qui trottent sans cadence. Mais on ne vit rien jusqu'à ce qu'un nuage de poussière s'élève au-dessus de la route, là-bas, au loin. Je n'en pouvais plus, j'étais énervé mais je me tenais bien droit quand même et je faisais le fier, je faisais celui qui en a vues d'autres. Un gamin a crié :

- « Les voilà ! Les voilà ! Ils arrivent ! »

Et la foule a repris en cœur :

- Les voilà ! Les voilà !

Alors, tout d'un coup et aussi vite qu'elle était montée, la clameur s'est tue... la foule médusée commençait à distinguer les soldats chevauchant leurs montures. Malgré la poussière qui les recouvrait, leurs uniformes étaient magnifiques, les chevaux étaient tous harnachés de la même façon et cette troupe en mouvement offrait un spectacle sensationnel. Sans réfléchir, seulement guidé par l'émotion et comme si j'en étais encore à servir notre beau pays, instinctivement donc, je me mis au garde à vous et je figai ma main droite près de ma tête... Le salut réglementaire, quoi... On a dû entendre claquer les talons de mes sabots ! A côté de moi, un père disait tout bas à son jeune fils :

-« Regarde le bien, c'est Hippolyte Lansade un ancien et valeureux soldat, vois comme il est beau, comme il est fier ! »

A cet instant du récit, Jean-Léonard, l'interrompt :

- « *Dis-donc Polyte, tu n'en ferais pas un peu trop ?* »

Mais le conteur ne réagit pas sauf en levant les yeux au ciel, façon d'ignorer la remarque de l'impertinent. Il poursuit :

Les chevaux d'une avant-garde passèrent en premier et tout de suite après je l'ai vu, Lui, en tête du gros de la troupe : oui, c'était bien Lui ! Mon Empereur ! Je le fixais. Mes paupières ne bougeaient plus et mes yeux avaient tellement grandi qu'ils me faisaient mal. Je le reconnaissais mais j'étais incrédule tant le plaisir de le retrouver me paraissait irréel. L'émotion m'aurait bien fait tourner de l'œil, nom-de-Dieu ! Il approchait, son cheval était le plus beau, le plus fier. Mon Empereur semblait ravi de voir que les gens s'étaient massés pour le voir passer, il tournait la tête à droite, à gauche, son sourire était bienveillant, lorsque tout à coup, levant le bras et regardant dans ma direction, il fit arrêter le régiment :

« Mais c'est Lansade, mon compagnon d'armes qui est là, au garde à vous, juste devant moi ! »

Je balbutiais, rien de cohérent ne sortait de ma bouche. Alors, tenez-vous bien mes pays, l'Empereur est descendu de son cheval. Dans la foule on a entendu un « Oh ! ». Une fois à terre, il a confié la bride de sa monture à un soldat qui devait être son aide de camp, il s'est retourné, il s'est avancé vers moi et il m'a pris dans ses bras. Et puis il s'est un peu reculé et, posant ses deux mains sur mes épaules, il s'est exclamé :

- « *Lansade, ça alors, si je m'attendais ! Quel bonheur de vous retrouver !* »

L'accolade avait été tellement chaleureuse que je ne peux pas vous dire ce que j'ai bafouillé. L'instant fut trop court, fugace, improbable, comme un rêve. L'Empereur est remonté sur son cheval, il m'a salué, il a éperonné sa monture et j'ai vu qu'au coin de son œil perlait une larme. Voilà, mes pays, une histoire qui n'arrive pas à tout le monde !

- « Ah ça, on peut dire que non, ça n'arrive pas à tout le monde. Mais, dis-nous, Hippolyte, elle est bien vraie, cette histoire ? »

- « Si c'est vrai ? Ça alors ! Quelle question ! Si c'est une menterie, j'veux bien être pendu par les pieds et au soleil, nom-de-Dieu de nom-de-Dieu ! Tiens, paye ta tournée au lieu de dire des balivernes ! »

Les acolytes d'Hippolyte sont hilares. Ravis mais pas dupes !

Cette histoire de « *l'Empereur aux Genêts d'Azérables* », n'est qu'une des mille aventures rocambolesques qu'Hippolyte Lansade avait prétendument vécues et avec lesquelles il amusait la galerie, tant au café de Madeleine que lors des veillées devant la cheminée. Il était intarissable. Mais de quel empereur s'agissait-il dans cette histoire ? De Napoléon III ? Sans doute... sauf que lorsqu'Hippolyte était sous les drapeaux (de 1828 à 1834) le pays n'était pas gouverné par un empereur mais par Charles X puis par Louis Philippe... Un détail qui n'a jamais perturbé le conteur !

Mon père et mon grand-père aimaient me rapporter les histoires qu'ils tenaient d'Hippolyte, des péripéties bien peu vraisemblables mais tellement amusantes pour l'enfant que j'étais. Elles m'ont beaucoup diverti et puis j'ai grandi, et puis j'ai vieilli, et la plupart d'entre-elles se sont envolées de ma mémoire

et cela me chagrine. Il en est pourtant quelques-unes, dont celle que je viens de transcrire, que je n'oublie pas. Mais je m'interroge : pourquoi donc Hippolyte Lansade parlait-il de « *Mon Empereur* » ? Cela m'a toujours semblé étrange parce qu'il est impossible, chronologiquement parlant, qu'il ait servi dans son armée. Alors, s'il est peu probable que Napoléon III passa un jour aux Genêts d'Azérables, il est encore bien plus improbable qu'il ait reconnu mon ancêtre et encore moins probable qu'il lui ait donné l'accolade !

Par contre, Hippolyte, libéré depuis longtemps de ses obligations militaires, fut bien contemporain de la gouvernance de Napoléon III, Prince-président depuis 1848 puis Empereur depuis 1852. Ensuite, au crépuscule de sa vie, Lansade a connu la guerre de 1870 puis la Troisième République. Mais s'il m'intrigue encore aujourd'hui, c'est pour une autre raison, une raison de plus. Il était en effet surnommé « *La Belle Agrue* » et ce sobriquet lui avait été attribué à cause de la plus savoureuse et la plus connue de ses histoires, un conte de son invention dans lequel l'héroïne est une grue cendrée tombée du nid et qu'il aurait soignée en « *Asine* ». Evidemment, cette affaire de grue cendrée est étrange. Premièrement, les grues nichent au sol alors qu'il prétendait avoir pris soin d'un animal tombé du nid. Deuxièmement, l'affaire s'était, d'après lui, passée en « *Asine* » et j'ai longtemps pensé qu'il s'agissait de l'Asie : « *Asine* » et Asie, pour une oreille d'enfant, cela sonne presque de la même façon et je ne m'étonnais pas qu'un paysan creusois du XIX^{ème} siècle ait pu faire entorse à la prononciation du mot « *Asie* ». La chose était installée ainsi dans mon esprit jusqu'à ce que j'eusse pris le soin de me pencher sur ce qu'avaient été les campagnes militaires menées par la France lorsque Lansade était sous les drapeaux. Je pensais aux campagnes militaires car je ne

l'imaginai pas se rendre en « *Asine* » autrement. Puisqu'Hippolyte eut 20 ans en 1828, mes investigations se sont portées sur les années entourant cette date. Cette histoire « d'Asine » m'a d'abord mené vers les affaires d'Egypte, mais j'ai vite déchanté en redécouvrant que la dernière opération en Egypte fut l'expédition menée par Napoléon I^{er} en 1798, soit bien avant la période qui m'intéresse. Il y eut la « *Mission de la Cybèle en Extrême Orient* » mais il est exclu qu'Hippolyte ait pu y participer, c'était en 1817/1818... il avait dix ans ! Quant aux affaires dites d'Orient, elles se situent cette fois beaucoup plus tard dans le siècle. Vous savez cela, bien sûr, mais je devais le vérifier car j'ai toujours été fâché avec les dates. Bref, les opérations françaises les plus à l'Est concernant la possible période militaire d'Hippolyte sont les suivantes :

- 1827 - Bataille de Navarin
- 1828 - Expédition militaire de Morée³ et campagne de libération de la Grèce.
- 1829 - Expédition scientifique de Morée menée par Bory de Saint Vincent.
- 1830 - Débarquement de Sidi Ferruch et conquête de l'Algérie.

Mais la Grèce n'est pas en Asie et les grues qui passent deux fois par an au-dessus d'Azéables ne s'y rendent pas car elles vont hiverner en Espagne ou en Afrique du Nord. De plus, leurs bruyantes colonies ne s'arrêtent pas, elles ne font que passer au-dessus de la commune. Bien sûr il y a Sidi Ferruch en Algérie et les grues qui passent en Creuse migrent vers l'Afrique du Nord, mais j'ai écarté cet évènement car l'Algérie est bien trop éloignée de l'Asie et donc de l'hypothétique « *Asine* ».

³ Morée : nom donné à cette époque au Péloponnèse.

Je suis donc dans une impasse : cet endroit où Lansade a « *soigné une grue tombée du nid* » n'aurait-il existé que dans son imagination ? Cette dernière ayant été sans bornes, la proposition n'a rien d'incongru sauf qu'elle ne satisfait en rien mon espoir de trouver Lansade réellement engagé dans quelque chose qui sortirait de l'ordinaire. Reste qu'il nommait l'endroit « *Asine* ». Pourquoi ? D'où pouvait lui être venue l'idée de cette localisation ? J'ai réfléchi, j'ai rêvé devrais-je plutôt dire, en me disant que la Grèce est quand même très à l'Est, que ses îles les plus orientales bordent la Turquie et qu'à l'époque, elle était aux mains de l'Empire Ottoman. De là à concevoir l'idée que cela pouvait bien représenter l'Asie pour Hippolyte, il n'y a qu'un pas ! Certes le raisonnement est un peu faible et j'ai malgré tout continué en ce sens jusqu'à découvrir l'existence d'une nécropole mycénienne au bord du golfe Argolique, dans le Péloponnèse, qui se nomme *Asinè*. Obstiné dans la volonté de trouver une justification ou tout au moins une source aux dires de mon ancêtre, cette découverte n'est pas pour me déplaire et me voilà en train d'imaginer que l'affaire aurait pu se passer à *Asinè* !

Ensuite, afin de donner plus de consistance à mon idée, je me suis penché sur le rapport qu'il pourrait y avoir entre la grue, cet oiseau migrateur, et la Grèce. Je me suis tourné pour cela vers un épisode de la légende d'Héraklès. Nous savons que ce dernier était le fils illégitime de Zeus et d'Alcmène, une simple mortelle et que sa venue au monde déplut fortement à Héra, l'épouse en titre du Dieu suprême. Particulièrement vexée et ivre de vengeance, cette dernière fit tout ce qu'elle put pour nuire à l'enfant en envoyant d'abord de terribles monstres dans son berceau puis, plus tard alors qu'il était marié, en le rendant fou, tellement fou qu'il en vint à tuer sa femme et sa

progéniture, pourtant tant aimées. Ayant retrouvé sa lucidité et réalisant l'horreur de son crime, il voulut mettre fin à ses jours mais Thésée l'en dissuada et lui fit consulter l'oracle de Delphes. La Pythie ordonna au héros de se mettre au service d'Eurysthée qui, pour le laver de ses crimes lui imposa alors douze travaux dont le cinquième était de débarrasser le lac Stymphale des terribles oiseaux aux plumes, au bec et aux griffes d'airain qui détruisent les cultures et attaquent les hommes. Héraclès s'y employa avec succès. Pour être passé en ces lieux, je me souviens d'un lac d'eaux peu profondes, entouré d'une zone marécageuse, un endroit idéal pour que la grue cendrée puisse nicher et se reproduire. Ensuite, et en navigant parmi les nombreuses versions de la légende d'Héraclès, j'en découvre une qui dit : « *le cinquième travail sera de sacrifier les grues à bec de fer du lac Stymphale* ». C'est, de tout ce que j'ai pu lire, la seule occurrence nommant « *grues* » les oiseaux du lac Stymphale. Mais comme je ne suis pas très rigoureux et que mes raisonnements sont orientés vers ce que je veux croire, cela me suffit : la belle « *agrue* » de Lansade serait bien un oiseau vu dans le Péloponnèse, peut-être même à Asinè. Notez bien que, ceci posé, je me cache le fait qu'Asinè est assez loin du lac Stymphale. Enfin, au fil de mes recherches, j'ai découvert que la grue est un animal important dans la mythologie grecque. J'ai pu lire par exemple que : « *Pour s'obliger à rester muettes et éviter d'éveiller l'attention des aigles, les grues se mettent un caillou dans le bec lorsqu'elles traversent le mont Taurus* » ; ou bien : « *L'on dit que Palamède aurait imaginé les lettres « V » et « Y » en observant le vol des grues* » ; et encore : « *Thésée exécute la « danse geranos » (la danse des grues) face à l'autel d'Appolon...*

Alors, des trois événements cités plus haut, j'ai choisi de me concentrer sur la bataille de Navarin (suivie de la campagne

de libération de la Grèce du joug ottoman) ainsi que sur l'Expédition Scientifique de Morée. (Je reviendrai sans doute brièvement sur le débarquement de Sidi Ferruch plus tard et pour une autre raison.)

A la recherche d'Hippolyte Lansade

Je n'ai aucun détail sur ce que fut la vie sous les drapeaux de mes ancêtres du XIX^{ème} siècle et ce manque nourrit mon imagination. On dit que la nature a horreur du vide et je crois que la pensée n'échappe pas à cette détestation que nous avons toujours essayée de contrer, à coup de légendes, de croyances, de religions... Alors, faute d'informations, mon récit ne sera qu'une fiction alimentée par une curiosité insatisfaite, mais aussi par des événements historiques avérés auxquels, chronologiquement parlant, il n'est pas totalement exclu qu'Hippolyte Lansade ait pu participer.

Il sera également question de son ami Jean-Léonard Jolivet. Mais il faut remonter encore un peu plus en arrière pour mieux comprendre leur histoire.

Pierre Jolivet, soldat de la Grande Armée (1775-1844)

Il est donc nécessaire, pour relater l'histoire d'Hippolyte Lansade (1808-1888) et de Jean-léonard Jolivet (1813-1894), de remonter jusqu'à mon arrière-arrière-arrière-grand-père, Pierre Jolivet (1775-1844) qui impacta fortement le devenir de la famille et voici pourquoi : le premier octobre 1807 Pierre, grenadier d'infanterie au sein du 44^{ème} de ligne de la Grande

Armée, reçut la Légion d'Honneur pour services rendus. Le document attestant de cette nomination indique qu'il a reçu « *onze blessures au service de l'Etat* » et la date, 1807, suggère que ce fut lors de la bataille d'Eylau. Lansade, qui avait besoin de sensationnel pour ses histoires, racontait que la médaille fut remise à Pierre par l'Empereur Napoléon lui-même. Ce suprême honneur n'est évidemment que fiction puisque le serment prononcé à cette occasion par l'impétrant a été reçu par un nommé Croichet, juge de paix du canton de Calais. Et c'est parce que cette récompense, créée cinq ans plus tôt par le Premier Consul, était assortie d'une pension au montant conséquent qu'elle s'est avérée déterminante pour les générations qui ont suivi. En effet, si la somme actuellement allouée aux Chevaliers de la Légion d'Honneur est symbolique, celle que reçut mon aïeul constituait une véritable rente : il s'agissait de 250 Francs annuels. Dans l'absolu, 250 Francs d'alors ne représentaient pas une fortune, mais pour Pierre dans son petit village et dans sa condition, c'en fut une véritable et il sut l'employer.

Sa vie d'avant était celle d'un journalier. Le métier de journalier était un métier très dur consistant à accomplir les travaux les plus pénibles tels que le labour, la fenaison ou la moisson, dans les fermes des environs. Il se louait ainsi pour des récompenses misérables se résumant le plus souvent au gîte dans une étable et à une nourriture rarement plus riche qu'un quignon de pain quelques fois amélioré d'une noix de saindoux ou d'un bas morceau de viande. C'était une existence difficile, très difficile. Sachant cela, il est aisé de comprendre que lorsque les agents recruteurs de la Grande Armée passèrent à Azéables, Pierre n'eut qu'une idée en tête : se faire enrôler. Depuis 1798 la loi Jourdan-Delbrel avait rendu la conscription « *universelle et obligatoire* », obligation tempérée toutefois par un tirage au sort

désignant, parmi les valides en âge de servir, un homme sur deux⁴ qui se trouvait alors dans l'obligation de prendre l'uniforme : telle était la procédure. Certains de ces jeunes hommes, en raison d'une vie de misère, souhaitaient partir en espérant de la vie militaire, telle qu'ils l'idéalisaient, qu'elle leur offrirait habillement, nourriture et abri. D'autres, au contraire plus aisés et plutôt satisfaits de leur mode de vie, craignaient d'être enrôlés. C'est ainsi que Pierre Jolivet fut très déçu de tirer un mauvais numéro, un numéro le cantonnant définitivement à la vie civile, un numéro qui effaçait son rêve.

Au même instant, un petit monsieur qui venait de se voir désigné pour rejoindre l'armée ne cachait pas son désespoir. Sur la place de l'église silencieuse, les deux jeunes gens se tenaient côte à côte, les yeux et les oreilles tendus vers le sergent recruteur dont l'autorité les subjuguait. Ils étaient, l'un comme l'autre, abasourdis par ce qu'en un instant le sort venait de leur réserver. Leurs regards se sont croisés, chacun comprenant qu'il aurait voulu tirer le numéro de l'autre... Alors, montrant ce petit papier qu'il venait de tirer, Pierre engagea la conversation :

- *J'aurais tant voulu être enrôlé ! J'aurais tant voulu quitter cette vie misérable faite de faim, de froid et de labeurs harassants si mal récompensés ! Mais regardez, Monsieur, ce maudit numéro me condamne à rester ici.*

- *Je suis aussi déçu que vous. Mais moi, je ne souhaite pas partir.*

- *Et pourquoi ne voulez-vous pas partir ? Porter l'uniforme, servir le pays, combattre nos ennemis, toucher une solde en bon argent, ne voilà donc pas de bonnes raisons d'être soldat ?*

⁴ Un sur deux et parfois moins en raison de nombreux cas d'exemption.

- *Certainement. Mais mes parents sont très âgés et je dois m'occuper du domaine. Ils ne sont plus capables de le faire.*

- *Un domaine ! Monsieur, je voyais bien à vos habits que vous n'êtes pas de mon monde, mais un domaine... ça c'est quelque chose !*

- *Oui, je vous accorde que j'ai de la chance d'être né « tout habillé », comme on me le fait parfois remarquer. Mais vous savez, s'occuper des terres, de la maison et des gens, c'est aussi un travail difficile...*

Pierre ne réagit pas à ces derniers mots, du moins en apparence. Et pour cause : « difficile » et « difficulté » dans la bouche de ce propriétaire terrien sonnent bien mal et s'il existait une échelle des difficultés, celles de Pierre y seraient accrochées beaucoup plus haut que celles de son interlocuteur. Laisant ces considérations de côté puisqu'hormis ce constat il n'y avait rien d'autre à faire quant à cette injustice, Pierre reprit en baissant le ton, presque tout bas :

- *Monsieur, écoutez-moi ! Nos sorts sont contraires et nos désirs le sont tout autant. La solution à nos déconvenues ne serait-elle pas l'échange de nos numéros ?*

- *Vous croyez ? Je sais que cela se fait, mais est-ce bien légal ? Ne risquerions-nous pas, l'un et l'autre, de gros ennuis si notre marché venait à être découvert ?*

- *Dites-moi : Est-ce que vous avez donné votre nom au sergent recruteur ?*

- *Non.*

- *Moi non plus.*

- *Et alors ?*

- *Alors il n'y a, à cet instant, que vous et moi pour connaître ces numéros. Donnez-moi votre papier et je pars à*

l'armée, je vous donne le mien et vous restez à vous occuper de vos parents et de votre domaine.

- *C'est entendu !*

Dans la seconde qui suivit les petits papiers passèrent discrètement d'une main à l'autre. Rien de plus facile !

- *Je vous dois une fière chandelle. Comment vous appelez-vous ?*

- *Pierre.*

- *Je vous revaudrai ça, Pierre !*

- *Pensez-vous ! J'en ai autant à votre service, nous sommes quittes.*

Une poignée de main scella le marché.

C'est ainsi qu'en cette année 1799 Pierre Jolivet rejoignit la Grande Armée qui se couvrait de gloire depuis quatre ans, en Italie et en Egypte, sous les ordres du général Bonaparte.

En 1807, Pierre Jolivet reçut donc la Légion d'Honneur, ce qui nous ramène au début de ce récit. Pierre est revenu dans son village en 1808 après avoir été libéré des obligations militaires... presque 9 ans plus tard !

A son retour, grâce à la pension attachée à sa décoration et à quelques économies sur sa solde, il a acheté une maison au lieu-dit « *l'Hôpital* », juste à la sortie du bourg d'Azérables, pratiquement au carrefour de la route de Jeux et de celle de Rhodes. Il s'est marié avec Marie Dunet qui lui a donné quatre enfants, dont Jean-Léonard, mon arrière-arrière-grand-père. Cette même pension lui a permis d'acheter quelques arpents de terre et de constituer ainsi une petite exploitation agricole. Pierre, le journalier sans argent ni gîte, était devenu un

propriétaire, propriétaire de quelques boisselées seulement, mais un propriétaire quand même !

Si la suite est une autre histoire, la famille Jolivet d'Azérables doit se souvenir que quatre autres générations ont vécu sur ces terres-là, augmentant petit à petit la surface de la propriété. Nous devons également garder en mémoire que cette relative aisance eut pour origines un tirage au sort, une rencontre fortuite et l'attribution d'une Légion d'Honneur. Un peu plus tard, mon arrière-grand-père qui se nommait Pierre lui aussi et qui bénéficiait également d'une pension militaire qui lui fut versée pour blessure sur le champ de bataille pendant la guerre franco-prussienne de 1870, a acheté les bâtiments de La Maison Neuve. Voilà comment les guerres, bien avant celles de 1914 et de 1940 et en raison de l'attribution de ces pensions, ont eu un impact considérable et même décisif sur le destin de la famille Jolivet d'Azérables. En consultant les documents qui en attestent et les actes notariés en ma possession, j'ai pu reconstituer les achats d'immeubles et de terres qui ont abouti à la création de la ferme de la Maison Neuve, telle que je l'ai connue jusque dans les années 1980. Mais cette histoire est presque banale puisque beaucoup d'autres exploitations agricoles ont vu le jour à la même époque, de la même façon, et certains soldats furent même récompensés par l'attribution de terres en toute propriété.

Jean-Léonard Jolivet – (1813-1894)

Evoquer la Légion d'Honneur de Pierre Jolivet m'aide à situer et mieux cerner le personnage de Jean-Léonard, l'aîné de ses quatre enfants, qui est né en 1813 et décédé en 1894. En tant qu'héritier de Pierre, il était devenu propriétaire de terres et échappait lui aussi aux duretés et à l'inconfort de la vie de

journalier. Il habitait la maison que son père avait acquise à l'Hôpital, quartier du bourg d'Azéables. Je sais enfin qu'il a été militaire pendant 6 années de campagnes pendant lesquelles il a servi comme sapeur au sein du 38^{ème} Régiment d'Infanterie de Ligne, du 18 octobre 1834 au 31 décembre 1840.

Mais voilà, poser des dates est une chose qui ne dit rien du vécu de l'homme en cette période. Ces dates ne sont que des chiffres que je regarde sur mon écran. Des chiffres qui ne me parlent guère. Que se passait-il du temps de Jean Léonard Jolivet ? Il est aisé de savoir qui gouvernait le pays mais il est plus délicat de se faire une idée de la politique de l'époque et des événements marquants, en métropole comme à l'extérieur lorsqu'on n'est pas historien. Je croyais que l'on ne m'avait jamais enseigné cette histoire de France-là jusqu'à ce que mon épouse me prouve le contraire après avoir sorti de la bibliothèque un vieil ouvrage⁵ qui n'est autre que le livre de notre classe de troisième : la période y figure bien et elle y est même relativement développée, conformément au programme de l'époque... Je ne devais pas être très attentif aux cours d'histoire !

Jean-Léonard fut militaire, soit. Mais à quelles campagnes a-t-il participé ? A-t-il servi En Egypte ? En Grèce ? En Algérie ? A-t-il combattu ou a-t-il servi à l'occasion de simples présences de l'armée visant à asseoir l'autorité du pays sur d'autres contrées ? Je n'en sais rien et cela aiguise ma curiosité. Je pense pouvoir trouver ce qui animait l'époque en général parce qu'il ne doit pas être difficile de dépasser le vieux livre

⁵ E. Personne et P. Ménard. *Histoire contemporaine de 1815 à 1939 programme de mai 57*. Fernand Nathan.

d'histoire, mais je suis très pessimiste quant à trouver des détails concernant plus particulièrement mon ancêtre.

Alors, les pages qui suivent s'autorisent forcément quelques libertés avec ce que vécurent Hippolyte et Jean-Léonard. Je me suis par contre attaché à respecter la réalité des événements historiques qui y sont rapportés et je vais commencer ce récit par la vie d'Hippolyte Lansade.

Hippolyte Lansade (1808-1855)

Hippolyte est né à La maison Neuve le 9 décembre 1808 en même temps que la petite Marie, sa jumelle décédée douze jours plus tard. C'est son père Georges Lansade, « *caporal* » d'après l'acte attestant de cette double naissance le jour même à la mairie d'Azéables. La maman, Anne Mersier (ou Mercier selon l'humeur du scribe de l'époque) est elle-même issue d'une vieille famille d'Azéables, plus précisément de Mont Jouan et de La Maison Neuve, tout cela pour dire qu'il serait difficile de trouver plus autochtone qu'Hippolyte.

Que Georges Lansade fût caporal dans l'armée n'est peut-être pas étranger à la destinée de son fils.

Hippolyte était plus âgé que Jean-Léonard Jolivet, ils avaient quatre ans de différence. Les deux hommes se connaissaient bien, ils habitaient la même commune. Jean-Léonard habitait au bourg, nous l'avons déjà dit et Hippolyte habitait donc à La maison Neuve, dans une modeste maison

aujourd'hui démolie et dont on peut encore retrouver quelques ruines, juste en face de la maison de mes grands-parents. Enfant, je connaissais ces vieilles pierres de granite enveloppées de ronces conquérantes et qui dessinaient encore vaguement la géométrie d'une petite maison et qui, me disait-on, grouillaient de vipères. J'y allais jouer parfois malgré l'interdiction parentale. Hippolyte vivait là avec ses parents Anne et Georges. Le quotidien n'était pas toujours rose et, comme toujours, lorsqu'il parlait, lorsqu'il racontait, il en rajoutait un peu : *« On était bien pauvres et il n'y avait pas toujours de quoi remplir l'écuelle. Quand mon père demandait : Y-a t-y suffisamment pour le marandé⁶ ? et que ma mère répondait : « Y cré qu'oui », c'est qu'il n'y avait pas grand-chose à se mettre sous la dent ! »* L'expression de l'aïeule est restée et quand je demandais à mon grand-père ce qui était prévu pour le repas, il me répondait souvent *« Des cré qu'oui ! »* pour me taquiner.

Lansade, maçon de la creuse

1826 - L'automne est avancée et la terre n'aura plus besoin des hommes d'ici le printemps. Il est temps que ceux qui ont travaillé dans les champs pendant toute la belle saison pensent à leur second métier, le métier de maçon. Ils prennent alors balluchon et bâton, disent au revoir aux femmes et enfants et partent sur les routes en direction de Paris. Limoges est beaucoup moins loin et il y aurait bien de l'ouvrage là-bas aussi, comme dans toutes les grandes villes, mais les postes sont pris

⁶ Marandé : repas de midi.

par les locaux et les Creusois choisissent Lyon ou la capitale où, de toutes façons, on est payé plus cher. On voyage à pied, bien sûr. Hippolyte a 17 ans, il fait la route pour la première fois. Il est harnaché d'un habit de serge tout neuf, tissu raide s'il en est qui ne sera confortable qu'après avoir été longuement porté. Il est chaussé de souliers à haute tige que sa mère lui a faits faire pour l'occasion et eux non plus ne seront pas faciles à porter tant qu'ils n'auront pas parcouru plusieurs lieues. Il est accompagné par trois autres compagnons d'Azérables qui n'en sont pas à leur première campagne et qui l'ont invité à se joindre à eux parce que, dans la pâture de *La Grelotte*, au fond du vallon de La Maison Neuve, ils ont apprécié la facture de l'abri de berger en granite qu'il a construit de ses mains : les pierres, glanées ici et là, et qui sont loin de ressembler à des pierres de taille, sont appareillées avec méthode, positionnées et calées à si bon escient que nul mortier n'est nécessaire pour assurer la solidité de l'édifice. Hippolyte a montré avec cet abri des compétences que ses compagnons ont reconnues et qui lui permettront de trouver plus facilement un chantier et de s'y faire embaucher. Cette compréhension de la pierre, le choix de celle qui servira le mieux à tel endroit précis, la manière dont il faut la disposer pour que la construction soit solide, ce sont autant de savoirs pour lesquels les maçons de la Creuse sont appréciés et demandés. Ils savent que leur voyage ne sera pas vain.

La marche du petit groupe est rapide mais adaptée à la distance à parcourir car il ne faudrait pas gaspiller ses forces dans les premiers kilomètres. On passe « *Les Cinq Routes* » :

- *Tu vois, petit, à gauche c'est la route de Saint Benoît, on rencontrera peut-être des gars de là-bas, plus loin, quand leur chemin rejoindra le nôtre. Et à droite, c'est la route d'Eguzon.*

Maintenant nous sommes dans le Berry. Il n'y a pas tellement de berrichons qui montent à Paris.

- *Pourquoi ?*

- *Parce que leurs terres sont plus riches que les nôtres et, pour beaucoup, elles nourrissent leur monde pour toute l'année. Ils n'ont pas besoin de partir, eux.*

C'est Gustave, dit « Gus », un gars de Montjouan, qui a pris le parti de renseigner le novice sur le voyage et sur ce qui l'attend à Paris. Il y a là également, Raphaël de Jeux et Jean de la Chardonnerie. Les compagnons prennent soin de leur jeune camarade qui reçoit d'eux leçons et avertissements sur la manière dont il devra se comporter, sur la difficulté qu'il y aura à travailler dur sans pouvoir contester quelque décision que ce soit de la part des patrons. Ils lui apprennent ce que sera la hiérarchie du travail et le préviennent qu'en tant que nouveau, il sera au bas de l'échelle et qu'il passera son temps à obéir. Il devra obéir, non pas au singe⁷, mais au compagnon qu'il devra servir. Ils lui apprennent que le mot compagnon n'aura plus le même sens là-bas car un compagnon c'est un maçon aguerri qui peut être responsable d'un chantier. Ils lui apprennent que s'il donne satisfaction et s'il arrive à montrer ce qu'il sait faire, il pourra espérer obtenir une meilleure place l'année suivante. Ils lui apprennent qu'il aura surtout à se faire connaître, à montrer qu'il est fort, qu'il est courageux et qu'il connaît la pierre. Chemin faisant Hippolyte prend également une leçon de géographie et son univers s'agrandit au fur et à mesure de l'avancement du voyage. La route est longue, il y en a pour plusieurs jours. Les souliers neufs lui font mal, ses talons sont en sang, il n'est pourtant pas question de s'arrêter pour faire une

⁷ Singe : patron.